

EUGÈNE BURNOUF
(1801-1852)
ET LES ÉTUDES INDO-IRANOLOGIQUES

Actes de la Journée d'étude d'Urville
(28 mai 2022)

suivis des

Lalitavistara (ch. 1-2) et *Kāraṇḍavyūha*

traduits par E. Burnouf

édités par

Guillaume DUCŒUR
Université de Strasbourg

Université de Strasbourg

2022

EUGÈNE BURNOUF
(1801-1852)

ET LES ÉTUDES INDO-IRANOLOGIQUES



IN MEMORIAM
Jeanne-Marie ALLIER-DEMIÉVILLE
(1930-2022)

EUGÈNE BURNOUF
(1801-1852)

ET LES ÉTUDES INDO-IRANOLOGIQUES

Actes de la Journée d'étude d'Urville
(28 mai 2022)

suivis des
Lalitavistara (ch. 1-2) et *Kāraṇḍavyūha*
traduits par E. Burnouf

édités par

Guillaume DUCŒUR
Université de Strasbourg

Université de Strasbourg

2022

Ouvrage publié avec le soutien
de l'Institut Thématique Interdisciplinaire
d'histoire, sociologie, archéologie et anthropologie des religions
de l'Université de Strasbourg

Responsable éditorial

Guillaume DUCŒUR
Professeur d'histoire des religions

Image de couverture

Bhikkhu- et Bhikkhunī-Pātimokkha
Pāli 9 – anc. cote Burnouf 151 (BnF)

Institut d'histoire des religions
Faculté des Sciences historiques
Palais universitaire
9, place de l'université
67084 Strasbourg cedex

© 2022 Institut d'histoire des religions de l'Université de Strasbourg

ISBN 978-2-9582518-6-4

Avant-Propos

Le samedi 28 mai 2022, dans la salle communale d'Urville-Bocage en Cotentin, village natal de Jean-Louis Burnouf (1775-1844), en la présence de monsieur le maire Jean Lefauconnier et des descendants de la famille Burnouf représentés par monsieur Jean-Louis Burnouf, furent commémorées les recherches indo-iranologiques d'Eugène Burnouf qui mourut cent soixante-dix ans plus tôt, jour pour jour, le 28 mai 1852 à Paris.

Dans le cadre du bicentenaire de la Société asiatique de Paris, ce fut l'occasion de rappeler également les travaux qu'entreprirent Burnouf père et fils, membres de ladite Société dès l'année de sa fondation en 1822 – Eugène Burnouf en fut secrétaire à partir de 1830 –, sur les littératures sanskrite et avestique, et, plus particulièrement, sur le nouveau départ qu'E. Burnouf insuffla en Europe dans les domaines de l'iranologie et de l'indologie, notamment par ses recherches philologiques et historiques sur l'*Avesta*, le *Ṛgveda* et les textes bouddhiques en langues pâlie et sanskrite.

Ce volume regroupe une série de contributions présentées lors de cette journée d'étude à Urville-Bocage, organisée avec le soutien de l'Institut thématique interdisciplinaire d'histoire, de sociologie, d'archéologie et d'anthropologie des religions de l'Université de Strasbourg, ainsi que les traductions de deux textes bouddhiques appartenant au courant du mahāyāna – le *Lalitavistara* (les deux premiers chapitres) et le *Kāraṇḍavyūha* –, qu'E. Burnouf avait faites, mais qui étaient restées à l'état de manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale de France, et, de ce fait, n'avaient jamais été éditées. Le présent volume était l'occasion de les présenter au public. Il sera suivi d'une autre traduction inédite faite par Eugène Burnouf, celle de l'*Aṣṭasāhasrikā Prajñāpāramitā* ou *La perfection de sagesse*

en huit mille stances, dans le quatrième volume de la collection des Publications de l'Institut d'histoire des religions.

Nous tenons à remercier vivement les collègues qui ont pris le temps de célébrer cette grande figure de l'indo-iranologie française du XIX^e siècle ainsi que monsieur le maire et les habitants d'Urville-Bocage qui nous ont accueillis chaleureusement et plus largement l'ensemble des personnes présentes tout au long de cette agréable et enrichissante rencontre urvillaise.

Strasbourg, 27 novembre 2022

Guillaume DUCŒUR



Maison natale de Jean-Louis Burnouf (1775-1844)
Urville-Bocage (© photographie Mong-Xeng Ly)

INTRODUCTION

D'Urville au Collège de France, du Cotentin à l'Inde sanskrite Itinéraires de Jean-Louis et Eugène Burnouf

Guillaume DUCŒUR
Université de Strasbourg

« Cette noblesse de science, nous l'avons vue se renouveler dans la maison des Burnouf, le père s'étant créé sans secours domestique, par lui seul, un nom qui fut agrandi et illustré par le fils. »¹

Joseph Naudet (1786-1878)

L'odyssée de Jean-Louis Burnouf (1775-1844) qui le mena du village d'Urville à Paris et aux hautes fonctions de professeur d'éloquence latine au Collège de France, en 1817, puis d'inspecteur général des études, en 1830, est bien connue, non seulement par son propre témoignage conservé dans un ensemble de lettres qu'il adressa à son ancien camarade du collège d'Harcourt, Nicolas Poiret (1777-1866) – cette source épistolaire fit l'objet d'une publication par Laure Burnouf-Delisle² (1828-1905), en 1888, sous le titre *Souvenirs de jeunesse, 1792-1796*³ –, mais encore par Joseph Naudet, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans sa « Notice historique sur MM. Burnouf, père et fils »⁴, publiée

¹ NAUDET 1854, p. 17-18.

² Laure Burnouf, fille aînée d'Eugène Burnouf (1801-1852) et d'Angélique Poiret (1804-1886), épousa l'historien normand Léopold Delisle (1826-1910), né à Valognes.

³ BURNOUF J.-L. 1888.

⁴ NAUDET 1854.

en 1854.

Aussi nous contenterons-nous ici de ne rappeler que certains des faits les plus marquants de son épopée, pour nous attarder un peu plus longuement sur l'étude et les travaux sur le sanskrit que réalisa Jean-Louis Burnouf, puis le relais de la philologie sanskrite qui fut pris par son fils Eugène⁵.

Né le 14 septembre 1775, à Urville, d'un père tisserand, Louis Burnouf (1741-1788), et de Marie Ruel (1752-1787), cadet d'une fratrie de dix enfants, Jean-Louis Burnouf se retrouva orphelin de mère à l'âge de 12 ans, à la suite de la naissance de son frère Charles (1787-1859), puis orphelin de père, un an plus tard, à l'âge de 13 ans⁶. Recueilli chez un oncle, ce fut le latiniste Jean-Baptiste Gardin-Dumesnil (1720-1802), ancien professeur de rhétorique au collège d'Harcourt puis directeur du Collège de Louis-le-Grand, qui, après être revenu dans le Cotentin, à Saint-Cyr, en 1770, et après y avoir fondé et financé de ses propres deniers une école pour « l'instruction gratuite »⁷ des enfants des habitants, lui donna ses premières leçons de latin et lui obtint une bourse pour son instruction au collège normand d'Harcourt à Paris⁸. Saisissant cette opportunité, le jeune Jean-Louis Burnouf travailla sans relâche et, en 1792, à l'âge de 17 ans, le premier prix de rhétorique latine lui fut décerné en Sorbonne devant l'ensemble des députés de l'Assemblée nationale, du

⁵ À la différence du célèbre médaillon d'Eugène Burnouf réalisé par David d'Angers (1788-1856) et conservé au Cabinet des médailles, le médaillon en plâtre de Jean-Louis Burnouf que réalisa Étienne Micheli (1770-1845) ou son fils Pierre Laurent, mouleurs du Musée royal (RIONNET 1994), et qui fut exposé en 1931 lors de l'exposition commémorative du quatrième centenaire de la fondation du Collège de France (LEFRANC 1931, p. 57), reste aujourd'hui inconnu, car demeuré dans le cercle familial. Il en est de même de l'aquarelle représentant le cabinet de travail d'Eugène Burnouf, exécutée par Laure Burnouf-Delisle, qui fut également exposée lors de ladite commémoration (LEFRANC 1931, p. 56). Ces deux témoignages du passé avaient été prêtés, en 1931, par Mme la Générale Lavisse, c'est-à-dire Amélie Suzanne Boissier (1866-1931), épouse d'Émile Charles Lavisse (1855-1915), fille de Victoire Amélie Burnouf (1831-1907) et de l'historien Louis Gaston Boissier (1823-1908).

⁶ Voir la généalogie de la famille Burnouf d'Urville en Annexe 1.

⁷ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 545-546.

⁸ Voir l'itinéraire de Jean-Louis Burnouf en Annexe 2.

Directoire du département et du Corps municipal. Mais, au lendemain de la Révolution française, les établissements consacrés à l'instruction publique, comme le Collège d'Harcourt, furent fermés puis, pour certains, détruits. Jean-Louis Burnouf, de nouveau à la rue, sans aucun bien, dut compter sur l'amitié de quelques camarades et de leurs parents pour lui offrir un toit durant quelques jours, en juillet 1793. Comme il le narra à son camarade Nicolas Poiret, en 1795, quelques mois seulement après la période de La Terreur⁹, période sur laquelle il témoigna lui-même qu'« en vérité, si Alexandre était témoin des exploits des Républicains, il se pendrait de dépit, et César irait se noyer dans le plus profond du Danube »¹⁰, trois choix s'offrirent alors à lui :

« Je me vois dans l'alternative ou de retourner au Collège, dont tous les jours Auvray m'annonçait la destruction, ou de retourner à Valognes, mon pays, à soixante-dix lieues d'ici (et qu'y faire, sinon voir mes parents ensevelis dans les cachots par les sicaires du proconsul Le Carpentier¹¹, et sans doute m'y faire plonger moi-même ?), ou d'aller à Dieppe, dont je n'étais qu'à cinq lieues, chercher une place, sans y connaître personne et sans avoir une obole dans ma poche ; j'y aurais été tout nu, si le citoyen Levacher ne m'eût fait présent d'un habit. »¹²

Ainsi passa-t-il l'année de ses dix-huit ans à errer du côté de Dieppe. Cherchant à s'enrôler dans l'armée, un officier militaire ne voulut l'inscrire et le conduisit au District où il devint commis. Ce fut ainsi qu'il survécut tant bien que mal au gré des vicissitudes de l'existence comme il le raconta avec éloquence à son ami Poiret :

⁹ « Mais si j'osais te demander quelque explication sur le sort de ces camarades auxquels j'ai tant de fois songé, que j'ai tant désiré de revoir, et dont je ne revois que le nom, et le nom accompagné de paroles funèbres ! Est-ce la faux populicide qui les a moissonnés ? Est-ce le fer de l'ennemi qui a tranché le fil de leurs jours ? Quelques-uns sont-ils captifs dans les prisons des despotes ? », BURNOUF J.-L. 1888, p. 8.

¹⁰ BURNOUF J.-L. 1888, p. 32.

¹¹ Jean-Baptiste Le Carpentier (1759-1829).

¹² BURNOUF J.-L. 1888, p. 9.

« Au commencement, malheureux par le défaut de ressources et de connaissances, allant nu-pieds, faute de souliers, logeant dans un garni, faute de chambre, mangeant dans une gargote, où je mourais de faim, faute d'argent ; ensuite esclave dans une maison particulière, où j'étais en pension ; libre maintenant dans une auberge, où j'occupe une chambre garnie et où je meurs de faim, faute de pain ; m'ennuyant toujours beaucoup, maudissant le pays et le caractère de ses habitants, regrettant, mais en vain, Paris et le Collège d'Harcourt, je suis arrivé, par une suite de situations singulières et piquantes, à l'époque où nous sommes [1795], et peut-être vais-je encore changer de profession et de domicile. »¹³

Commis du négociant David Michaud à Dieppe, Jean-Louis Burnouf finit par accompagner ce dernier qui avait décidé de descendre à Paris pour y établir son enseigne. Là, il se maria avec Marie Chavarin (1776-1841), dont le père était scieur de long à Maffliers, dans le Val d'Oise. En 1801, naquit un premier enfant, Eugène, puis, dans les quatre années qui suivirent, deux filles. La première mourut peu de temps après sa naissance, la seconde mourut en 1819, à l'âge de quatorze ans, Eugène en avait alors dix-huit. Plus tard, après la mort de son père survenue en 1844, Eugène Burnouf écrira à Julien Travers (1802-1888), professeur à la Faculté des Lettres et secrétaire de l'Académie des sciences de Caen, au sujet de sa petite sœur qu'elle mourut « dans l'éclat de la beauté et avec les promesses les plus belles de talent et de bonté. Mon père en est resté à jamais inconsolable »¹⁴.

Eugène passa donc son enfance dans un milieu modeste, mais instruit par un père qui avait pu enfin revenir à ses premiers amours, les Lettres auxquelles il consacra le peu de temps de ses loisirs. Et le destin bascula soudainement pour Jean-Louis Burnouf, lorsqu'un de ses anciens camarades, Jean Antoine Auvray (1775-1855), décida de lui forcer la main en l'obligeant par un habile stratagème à accepter, en octobre 1807, son poste de suppléant qu'il laissait vacant au Collège Charlemagne. Réintroduit malgré lui dans le

¹³ *Ibid.*, p. 10.

¹⁴ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 361.

monde des Lettres et de l'enseignement, reconnu pour sa très grande connaissance du latin et du grec, Jean-Louis Burnouf, titulaire d'un doctorat en 1809, fut nommé, en 1810, professeur de rhétorique au Collège de Louis-le-Grand ainsi que maître de conférences à l'École Normale. En 1817, il fut élu professeur d'éloquence latine au Collège de France. Sa passion pour les langues anciennes le conduisit à apprendre le persan auprès d'Antoine-Isaac Silvestre de Sacy¹⁵ (1758-1838) et le sanskrit en suivant l'enseignement donné par Antoine-Léonard Chézy¹⁶ (1773-1832), premier titulaire de la chaire de « langue et littérature sanscrites » au Collège de France, en 1815. Traducteur des œuvres de Tacite, Cicéron et Pline le Jeune, Jean-Louis Burnouf publia, en 1813, sa *Méthode pour étudier la langue grecque*. Dès 1819, dans l'Avertissement de la nouvelle édition de sa célèbre *Méthode*, il fit quelques allusions à la langue sanskrite, dont les liens de parenté avec le grec et le latin permettaient d'éclairer ces derniers, notamment la distinction du radical et de la désinence dans le système verbal grec, et mentionna également les travaux de grammaire comparée de Chézy et surtout du linguiste allemand Franz Bopp¹⁷ (1791-1867).

De fait, Jean-Louis Burnouf rencontra pour la première fois Bopp, lors du séjour que fit ce dernier à Paris, de 1812 à 1816, et durant lequel il suivit les cours d'arabe et de persan de Sylvestre de Sacy, puis, à partir de 1815, ceux de sanskrit de Chézy. Ce fut assurément cette rencontre qui fut déterminante pour le devenir de la philologie sanskrite en France. Car Jean-Louis Burnouf et Franz Bopp avaient un point commun, la linguistique, l'étude des langues anciennes à travers leur morphologie, leur syntaxe ou encore leur lexique. En 1813, Bopp témoignait que le sanskrit n'était alors à Paris nullement enseigné à la différence de l'Allemagne et tous déploraient l'inexistence de grammaire et de dictionnaire sanskrits tels ceux édités en Inde par les administrateurs britanniques. Chézy avait dû apprendre en autodidacte le sanskrit à partir de la grammaire du père

¹⁵ Sur A.-I. Silvestre de Sacy, voir ESPAGNE, LAFI et RABAULT-FEUERHAHN 2014.

¹⁶ Sur A.-L. Chézy, voir PETIT et RABAULT-FEUERHAHN 2019.

¹⁷ BURNOUF J.-L. 1856, p. xi.

Pons et ne lisait les textes sanskrits qu'en écriture bengalie, ce qui lui causa de grandes difficultés, à partir de 1830, date à laquelle la plupart des manuscrits sanskrits qui arrivèrent à Paris étaient copiés en écriture nāgarī. Chézy qui enseignait au Collège de France à partir de manuscrits en écriture bengalie, comme l'atteste les notes prises par Jean-Louis Burnouf et son fils Eugène¹⁸, fut dès lors dans l'incapacité de lire ces manuscrits nouvellement arrivés. Il se développa rapidement à Paris, une atmosphère académique très particulière de 1820 à la mort de Chézy survenue en 1832, atmosphère parfois très tendue, entre ceux que nous nommerions les grammaticiens, à savoir Chézy et son protégé Simon-Alexandre Langlois (1788-1854), pour qui la littérature sanskrite n'avait d'intérêt que son esthétisme et ses ornements stylistiques pour briller auprès de quelques littérateurs parisiens et de ces dames¹⁹, et ceux que nous qualifierions de comparatistes, Jean-Louis et Eugène Burnouf, dans la droite ligne des travaux de linguistique initiés par le grand sinologue Jean-Pierre Abel-Rémusat²⁰ (1788-1832) et par l'indianiste Franz Bopp. Il n'est guère nécessaire ici de revenir sur la querelle entre les Burnouf et un Chézy²¹, mais il convient de bien

¹⁸ Voir Annexe 3.

¹⁹ Au sujet de la traduction d'un extrait du *Harivaṃśa* publiée par S.-A. Langlois, E. Burnouf écrivit à C. Lassen, en 1834 : « M. Langlois a publié un fascicule de son Harivamsa, traduit, à l'usage des dames et des beaux esprits, en français bariolé d'épithètes et enjolivé de fleurs. Il paraît que l'auteur est grandi de cent pieds depuis cette publication. », BURNOUF-DELISLE 1891, p. 83.

²⁰ Sur J.-P. Abel-Rémusat, voir AMPÈRE 1832 et WALRAVENS 1999.

²¹ E. Burnouf déplorait de devoir attendre que Chézy se décidât à publier des traductions de texte sanskrit comme l'épisode de Śakuntalā auquel il avait dû renoncer, Chézy ayant annoncé qu'il allait en publier une version. En novembre 1825, E. Burnouf s'en ouvrit à Fr. Bopp qui lui avait demandé de le traduire : « Chézy, comme vous devez savoir, dit qu'il publiera tout, et ne publie rien. », BURNOUF-DELISLE 1891, p. 4. Quant à Jean-Louis Burnouf, il dénonçait les « puérilités » de Chézy. Ce dernier, en effet, n'avait guère accepté qu'E. Burnouf et C. Lassen eussent publié un essai sur le pāli, un prakrit dont « il devait quelque jour s'occuper », *Ibid.*, p. 80. Remarquons encore que sur la première page de son cahier lui ayant servi à noter les cours de sanskrit dispensés par Chézy en 1822-1823, E. Burnouf avait recopié l'épigramme 84 du poète Martial (I^{er} s. ap. J.-C.) contre Tongilion : « Quid narrat tua moecha ? Non puellam dixi, Tongilion ! Quid ergo ? Linguam » (PAPIERS BURNOUF 99) ! Les tensions entre Chézy, qu'E.

saisir que cette querelle relevait moins d'ambitions personnelles que d'un tournant décisif scientifique, laissant derrière lui le romantisme de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle dans le domaine de l'orientalisme. Eugène Burnouf l'exprimera le jour de son discours d'ouverture au Collège de France, en 1833 :

« C'est en nous une conviction profonde qu'autant l'étude des mots, s'il est possible de la faire sans celle des idées, est inutile et frivole, autant celle des mots, considérés comme les signes visibles de la pensée, est solide et féconde. Il n'y a pas de philologie véritable sans philosophie et histoire »²²

Après sa rencontre avec Franz Bopp, Jean-Louis Burnouf se mit à traduire de l'allemand ses travaux de grammaire comparée entre le sanskrit et les autres langues indo-européennes, étudia, à partir des analyses de Bopp le système verbal sanskrit, repéra un ensemble de racines sanskrites qu'il pouvait rapprocher des racines latines et grecques, établit un lexique des mots sanskrits se retrouvant en grec, en latin, en allemand ou en anglais, et traduisit également un ensemble de distiques. En 1826, il fit une traduction latine d'un passage du *Rāmāyaṇa*, *La mort de Yajñadatta*²³, dont Chézy avait déjà publié une traduction française, très libre, en 1814. Au grand dam de Chézy, ce ne fut pas sa traduction française qui fut saluée par la critique, notamment par Christian Lassen, dans ce nouvel opuscule de 1826, mais bel et bien la version latine de Jean-Louis Burnouf qui clôturait l'ouvrage. Lassen s'attira immédiatement les foudres de Chézy.

Mais trop accaparé par ses propres traductions d'auteurs latins, par sa nouvelle charge, en 1826, d'inspecteur-adjoint de l'académie de Paris, pour laquelle il délaissa sa chaire d'éloquence latine du Collège de France, puis en 1830, sa charge d'inspecteur général des

Burnouf surnommait Indra, et Abel-Rémusat qu'il appelait Renard-subtil, sont, par ailleurs, bien connues. Voir, par exemple, la lettre d'E. Burnouf à J. Mohl, datée de juin 1830. *Ibid.*, p. 94.

²² BURNOUF 1833, p. 15.

²³ Sur l'ensemble de ces travaux, voir PAPIERS BURNOUF 101 et Annexe 4.

études, Jean-Louis Burnouf ne put poursuivre ses travaux sur la langue sanskrite. Durant les années 1830²⁴, il eut à cœur, peut-être en souvenir de ce qu'il avait lui-même reçu du saint-cyrien Jean-Baptiste Gardin-Dumesnil, de parcourir la France pour améliorer l'enseignement secondaire et supérieur et rédigea pour ce faire pas moins de deux-cent-soixante rapports après avoir visité les établissements des académies de Lille, Amiens, Reims, Caen, Dijon, Lyon, Grenoble, Aix-en-Provence ou encore Toulouse²⁵. Malgré une bonne santé, ces longues et épuisantes tournées lui furent fatales. Frappé d'un refroidissement en avril 1844, une fluxion de poitrine l'emporta en 16 jours, le 8 mai²⁶.

Néanmoins, Jean-Louis Burnouf n'eut pas à regretter son choix d'avoir accepté cette nouvelle charge d'inspecteur académique, car dès le mois d'août 1826, comme il l'écrivit à son ami Franz Bopp, son fils avait déjà « fait beaucoup de progrès dans le sanscrit et, à présent, il peut me seconder très efficacement »²⁷, et Bopp de lui répondre deux ans plus tard en novembre 1824 : « J'admire la connaissance profonde qu'il s'est acquise en peu de temps du sanscrit »²⁸.

Certes, Eugène Burnouf avait pris le relais philologique de son père, mais après avoir été élève pensionnaire de la section des Archives du Royaume à l'École royale des Chartes, fait des études de droit et soutenu une thèse de droit romain, en 1824, et avoir été avocat à la Cour royale de Paris, Jean-Louis Burnouf ne pouvait que regretter qu'il ne put poursuivre l'étude du sanskrit, expliquant à Bopp, en janvier 1825, que son fils « ne peut pas donner au sanscrit

²⁴ Il fut également élu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1834.

²⁵ HAVELANGE, HUGUET et LEBEDEFF-CHOPPIN 1986.

²⁶ Voir le témoignage de son fils, BURNOUF-DELISLE 1891, p. 361. Au lendemain de la mort de J.-L. Burnouf, l'historien Jules Michelet (1798-1874) ouvrit son cours au Collège de France comme suit : « Je rêvais ce matin au XVIII^e siècle, dont je dois vous entretenir, lorsque j'ai eu le malheur d'apprendre la mort d'un de ses plus honorables représentants, de M. Burnouf, Messieurs, auquel nous devons tous un reconnaissant souvenir, et pour ses savants travaux, et pour avoir donné à la France, à la science européenne, cet illustre fils ! », *Ibid.*, p. 541-542.

²⁷ *Ibid.*, p. 479.

²⁸ *Ibid.*, p. 485.

tout le temps qu'il désirerait, parce qu'en France la science seule ne fait pas vivre et n'offre pas, en fait de chaires de professeurs, les ressources de l'Allemagne »²⁹. Eugène Burnouf devait se résigner. Malgré sa maîtrise incontestable de la langue sanskrite, dépassant de loin celle de Chézy, il était bien conscient qu'il n'y aurait aucune place à Paris pour lui. Il ne pouvait alors qu'envier son ami Christian Lassen (1800-1876) à qui Friedrich Schlegel (1772-1829) avait demandé de le remplacer dans l'enseignement du sanskrit à l'Université de Bonn. Eugène s'en ouvrait quelque fois à cet ami, comme en 1826 :

« Vous êtes trop bon de regretter les réunions que nous avions ici dans cette ville de Paris, si anti-scientifique. C'est bien plutôt moi qui ai fait une perte sensible puisque je n'ai plus personne dont je puisse entendre les observations amicales, et au jugement solide duquel je puisse proposer les résultats journaliers de mes études solitaires.

Voyez en effet, mon cher Lassen, combien ma position à Paris, comme indianiste, est précaire. Il n'y a absolument en France que trois personnes qui s'occupent de cette partie de la littérature orientale, deux sont mes ennemis³⁰ et je suis le troisième.

J'envie véritablement votre sort heureux auprès de l'homme, célèbre à tant de titres, qui termine si glorieusement sa carrière, déjà si pleine, par cette vaste et belle étude de l'Inde. [...] Au milieu de votre vie savante de Bonn, plaiguez quelquefois un misérable Parisien qui vous admire et ne peut vous imiter. »³¹

Mais, alors qu'il assurait un enseignement de grammaire générale et comparée à l'École normale, depuis 1830, et qu'il se lamentait à Jules Mohl³² (1800-1876) de la stagnation scientifique à Paris, en lui

²⁹ *Ibid.*, p. 486.

³⁰ On devine ici les probables noms de Chézy et Langlois.

³¹ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 13 et 35.

³² Sur l'admiration de l'iranologue J. Mohl « pour les travaux de Burnouf en vue de la récupération des écrits sacrés de Zoroastre, et la pleine appréciation de la méthode philologique de Burnouf comme étant la seule qui puisse conduire à des résultats fiables dans l'interprétation de l'*Avesta* aussi bien que du *Veda* », voir MÜLLER 1884, p. 297.

expliquant, à mi-mot au sujet de Chézy, que « personne ne fait rien ici [à Paris] : les uns, par la bonne raison qu'ils n'ont rien commencé du tout ; les autres, parce qu'ils n'ont pas encore fini le peu qu'ils ont commencé »³³, un coup du sort venu du Bengale l'introduisit soudainement au Collège de France. En 1832, en effet, une pandémie de choléra, dont le foyer originel se situait en territoire bengalais sous administration britannique, sévit à Paris et emporta Jean-François Champollion à 42 ans, Jean-Pierre Abel-Rémusat à 44 ans et Chézy à l'âge de 59 ans. Le choix d'un candidat pour remplacer ce dernier s'imposa à tous. Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres cette même année, Eugène Burnouf fut alors nommé professeur de langue et littérature sanskrites au Collège de France. Par cette position académique, il put enfin impulser un nouveau départ dans les études indo-iranologiques, non seulement en France, mais encore dans l'Europe tout entière³⁴.

Mais le temps lui était compté, car, depuis l'âge de 27 ans, de terribles coliques néphrétiques le clouaient parfois au lit³⁵. Atteint de lithiase rénale, cachant parfois son état de santé à son père³⁶ et à son épouse, comme en 1835, lors de son séjour en Angleterre³⁷, ou bien cherchant à rassurer son épouse lors de cures aux thermes de Vichy, en 1837, lui écrivant que le médecin disait encore soigner des patients de quatre-vingt-huit ans qui étaient atteints de la gravelle depuis l'âge de quarante ans³⁸, Eugène Burnouf travailla jour et nuit

³³ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 95.

³⁴ En France, tout restait à faire, notamment à commencer par acquérir de nombreuses copies de textes en langues avestique, sanskrite et pâlie, en un temps où la langue arabe occupait une place prépondérante comme Burnouf l'écrivit à Lassen le 13 octobre 1834 : « Nous espérons aussi pouvoir nous procurer dans l'Inde quelques manuscrits bouddhiques du Népal ; mais, comme ils ne sont pas en arabe, l'affaire n'excite pas grand intérêt ; car la Société asiatique est devenue plus arabe que jamais », *Ibid.*, p. 183.

³⁵ *Ibid.*, p. 79.

³⁶ J.-L. Burnouf lui demandait alors de « bien ménager sa santé », *Ibid.*, p. 517.

³⁷ « N'ayez aucune inquiétude pour ma santé. Je suis très bien. », et d'ajouter : « Je travaille peu, en effet, très peu, trop peu, pas du tout même. », *Ibid.*, p. 221 et 222. Cf. la lettre d'E. Burnouf à Jules Mohl datée de juillet 1835 dans laquelle il expliquait à son ami iranologue ne plus rien pouvoir digérer, *Ibid.*, p. 272-273.

³⁸ *Ibid.*, p. 286.

dans un contre-la-montre qui lui sera ô combien fatal³⁹. S'épuisant trop souvent à la tâche, au grand dam de son « bon-papa » Nicolas Poiret qui lui demandait, déjà en 1827, de relâcher ses efforts⁴⁰, Eugène Burnouf lut des centaines de manuscrits sanskrits et avestiques, et remplit des milliers de pages de transcriptions, de traductions et de commentaires érudits. Malgré une santé fragile qui restreignait fréquemment ses capacités⁴¹, notamment à partir de 1839⁴², il n'eut de cesse de poursuivre ses recherches linguistiques et philologiques dans des domaines aussi divers que l'étude des sources textuelles et épigraphiques tant avestiques, vieux-perses, védiques, sanskrits et prakrits, maintenant également une correspondance presque hebdomadaire avec les plus grands orientalistes présents en Europe comme sur le sol indien, le plus souvent afin de se procurer de nouvelles copies de textes en langues avestique, sanskrite et pâlie. Mais, lui qui, depuis son enfance, buvait, sans le savoir, l'eau dure de Paris, vit sa santé se détériorer rapidement à l'été 1851. Le 18 mars 1852, à son cousin Émile⁴³, né

³⁹ Dès 1831, sa santé l'obligea à changer le rythme de ses journées de travail : « Je me lève le matin à cinq heures et me couche de bonne heure, j'ai changé ma vie, au grand avantage de ma santé », *Ibid.*, p. 117.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 497.

⁴¹ En novembre 1825, âgé seulement de vingt-quatre ans, il écrivait déjà à Franz Bopp que sa santé n'était pas bonne et qu'elle lui avait fait perdre beaucoup de temps dans l'étude du sanskrit. Alors qu'il travaillait en collaboration avec Christian Lassen sur la littérature bouddhique d'expression pâlie, il avoua à ce dernier, le 26 juillet 1826 : « J'emploierai le peu de santé que je trouverai cet été à débrouiller le caractère cingalais pour lire concurremment ce manuscrit et la Grammaire », *Ibid.*, p. 44.

⁴² « Ce qui m'est le plus pénible, c'est l'interruption, trop fréquemment répétée, de tout travail qu'entraîne mon état presque habituel. » (Avril 1839), *Ibid.*, p. 474-475. « Quant à moi, ce que je souhaite, c'est de terminer ce que j'ai commencé, si ma santé et mes forces me le permettent. » (Octobre 1840), *Ibid.*, p. 326.

⁴³ Émile Burnouf était le fils de Charles Burnouf qui résidait à Valognes et à qui Eugène écrivait assez souvent. *Ibid.*, p. 331, 377, 380, 382, 383, 385, 391, 407, 412, 414 et 438. E. Burnouf conseilla plus d'une fois son cousin Émile qui se désespérait de ne jamais obtenir une chaire d'enseignement à Paris. En 1850, par exemple, il lui expliqua comment il pouvait mettre à profit son temps libre, ce que lui ne pouvait plus faire depuis ses charges académiques : « Quand j'étais plus jeune, je m'étais fait, au milieu de Paris, une sorte de solitude factice à laquelle je dois les plus heureuses années de ma vie ; mais, depuis que je suis entré dans les

à Valognes et à qui Jean-Louis Burnouf faisait « avaler » du grec durant ses vacances parisiennes⁴⁴, Eugène écrivit :

« Je me traîne péniblement à mon cours et à l'Académie ; mais il y a des moments où je ne me sens plus que l'ombre de moi-même. Ce m'est une idée bien pénible que de penser que j'étais presque arrivé au terme de mon *Lotus* ; il ne me restait que vingt pages à écrire (j'en suis à la feuille 108, in-4°), plus la table à faire ; l'idée de ce dernier labeur m'aura épouvanté et hâté la crise. »⁴⁵

Le 28 mai 1852, Eugène Burnouf s'éteignit et la nouvelle de sa mort laissa dans un profond désarroi l'Europe savante. Il fut enterré au cimetière du Père-Lachaise, dans la 59^e division. Max Müller, son élève de cœur à qui il avait confié, en 1846, l'édition du *R̥gveda* accompagné du commentaire de Sāyaṇa, édition qui lui demanda vingt-neuf ans de travail, par fidélité absolue envers son maître français, ne put s'empêcher de livrer sa profonde tristesse dans la préface du deuxième volume :

« Depuis la publication du premier volume du *Rig-Veda*, nous avons souffert une perte irréparable. La mort d'Eugène Burnouf a privé la philologie sanskrite d'un de ses principaux soutiens, d'un de ses plus grands ornements. Sa perte se fera longtemps sentir dans différentes branches des études orientales, où son nom est attaché à quelques-unes des plus brillantes découvertes de notre siècle. [...] En perdant Burnouf, nous avons perdu non seulement un collaborateur infatigable, non seulement un maître désintéressé, mais un

corps littéraires, je ne m'appartiens plus, et je vois avec douleur le moment où je n'aurai plus le temps de rien apprendre. Jouis donc et profite de ton repos, surtout pour faire du sanscrit. [...] Tu ne peux, quant à présent, rien faire de mieux que de lire le Rāmāyaṇa. Tu y apprendras la langue classique, sans laquelle on ne peut entreprendre, ni l'étude de la poésie plus travaillée, ni celle du style archaïque des Védas. », *Ibid.*, p. 420-421. Sur Émile Burnouf, voir la note nécrologique dans *Revue de l'histoire des religions* 1907/55, p. 138.

⁴⁴ Voir la lettre de J.-L. Burnouf à E. Burnouf datée du 18 mai 1835, Émile Burnouf avait alors quatorze ans. BURNOUF-DELISLE 1891, p. 517.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 446-447.

juge très respecté, dont l'approbation était recherchée de tous, dont la censure était redoutée, et dont les décisions ne manquaient jamais d'être distinguées par l'équité et la justesse. [...] Lorsque j'appris la nouvelle de sa mort, il me sembla, et nombre de personnes occupées d'études du même genre ont dû éprouver la même impression, que notre travail avait perdu beaucoup de son charme, et, en quelque sorte, son but. *Qu'en dira Burnouf ?* telle fut ma première pensée, quand j'achevai le premier volume du *Rig-Véda*. Et aujourd'hui que je finis le second volume, soumis à son tour à l'appréciation de tant de savants dont j'admire la science, et à l'amitié desquels j'attache un haut prix, mes pensées se reportent encore vers celui qui n'est plus au milieu de nous, et je me demande, non sans tristesse, quel eût été son jugement sur mon travail. »⁴⁶

Mais derrière le savant, tout absorbé dans ses recherches, se cachait aussi un tendre époux et un père aimant. La correspondance qu'il entretenait, au cours de ses voyages ou de ses cures thermales, avec Angélique, sa douce épouse, la fille de Nicolas Poirer, l'ami d'enfance de son père Jean-Louis, témoigne de cette affection qui le caractérisait. Après être passé par Strasbourg, par exemple, faisant alors étape à Heidelberg, au matin du 1^{er} septembre 1834, avant de sauter dans l'une de ces diligences infernales en direction de Bonn, il prit encore et toujours la plume pour coucher sur le papier quelques mots tendres, emplis d'une nostalgie somme toute un peu normande qui devançait de deux ans la célèbre chansonnette du goguettier rouennais Frédéric Bérat (1801-1855), mots tendres qu'il destinait à son épouse et à ses filles qui se languissaient de lui en la maison familiale de Roissy :

« Dans les voitures, pendant que les Allemands m'empestent de leur tabac, qui, du reste, peut-être moins que le nôtre, dans les voitures, je fredonne tout bas des mots sans suite qui font à peu près ce sens : Je reverrai ce doux pays de France, je reverrai mon pays chéri, ma douce femme dont j'ai tant souvenance et mes enfants jolis. Ce ne sont pas des vers, mais

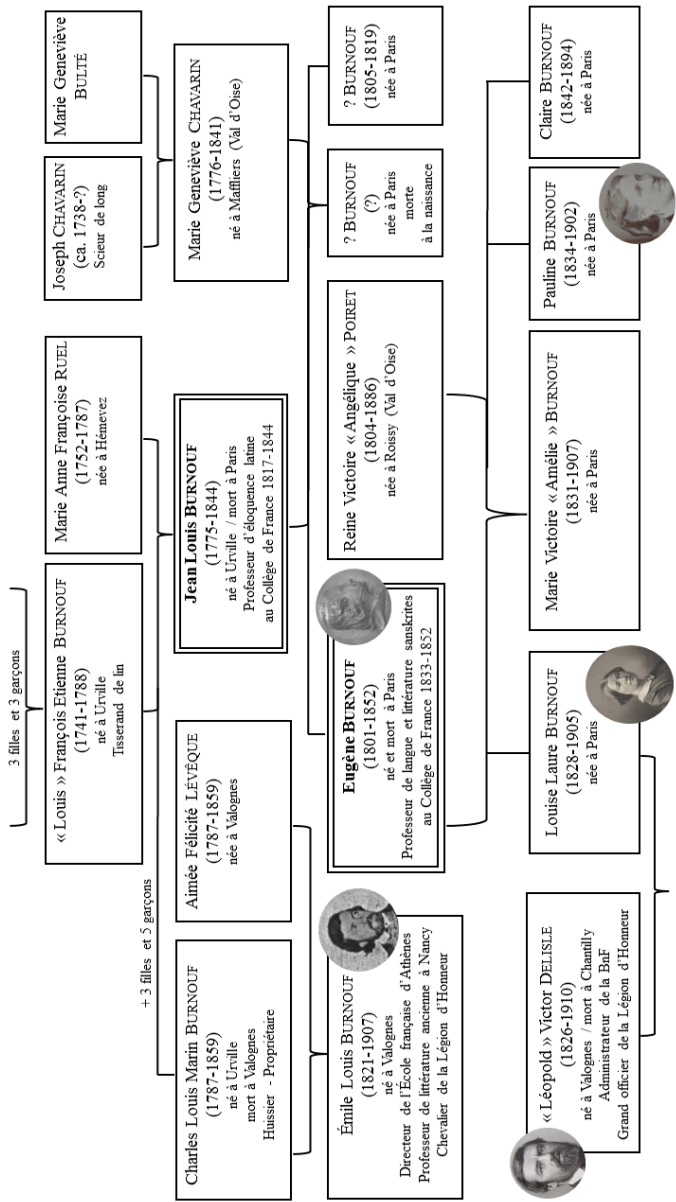
⁴⁶ HARRIS 1867, p. 15-18 (= MÜLLER 1854, p. xl).

cela me soulage avec quelques larmes, et je recommence toujours sur cinquante airs différents, et toujours avec des mots nouveaux qui disent la même chose, car je n'ai pas d'autre pensée. »⁴⁷



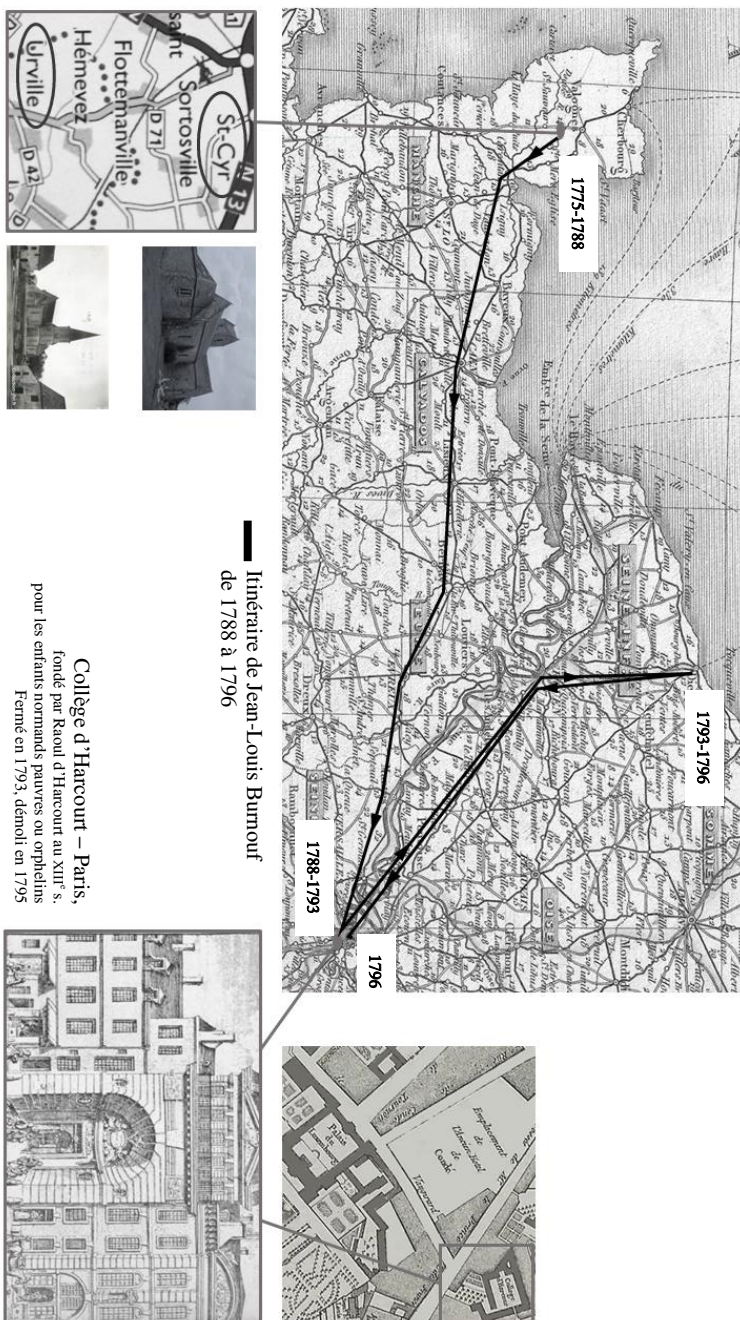
⁴⁷ BURNOUF-DELISLE 1891, p. 167.

Annexe 1



Généalogie de la famille Burnouf d'Urville

Annexe 2



Annexe 3

[illegible]

281.

Oration de S. Gerle français en
vers sanskrits, par M. Chézy.

Que fais-tu dans ce bois, plaintif touttelotte ?
— Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidèle.
— Me ennuie-tu pas que l'on t'aie ?
— Ne te fâche plus comme elle ?
— Plus on est lui, ce sera ma douleur ?

अस्मिन्ने नो क्वांते नृदिक्कुक्षीनवनाक्रिय
शान्तिं यदा विधीयते इति क्रियमस्मि अयं
मो नानादिदृष्टिर्वा रुक्मन्मन्त्राक्रियमन्त्रैर्भूतं
हृन्नेषीने हिते नमस्तान्भूयवाःनेह तेषामिह

Jean-Louis Burnouf – cours d'A.-L. Chézy
PAPERS BURNOUF 101, p. 281 et 299 (BnF)

231.

2 flb

Mémoire des racines sanskrites
qui me frappent pour la 1^{re} fois.

६४ ॥ c. faire plaisir. फ. (८) छत
बिछत बिल्ल - बिछत अच्छे.
६५ हस - g. c. avoir = बिछत बिछत ou बिछत छत. nichkōchta -
६६ ॥ c. courir - (८) छत.
६७ ॥ c. monter - छत - redha
६८ injurier २^{de} fut. छतिये छतिये ou छतिये : छतिये.
६९ jouer : २^{de} fut. छतिये छतिये ou छतिये.
७० हसत - २^{de} fut. छतिये छतिये - et छतिये
७१ - orat - फ. छत
७२ छ, chercher.
७३ छ (or un serpent fait sa peau) compté au ८ & ९.
७४ attaché, l'attache.
७५ couper -
७६ बिल्ल
७७ ६८ - बिल्ल
७८ - dernier blanc
७९ - (८) छत.
८० ६८ & ७९ - ८० - ८०
८१ ६८, ७९, ८० - ८०
८२ ६८, ७९, ८० - ८०
८३ ६८, ७९, ८० - ८०
८४ ६८, ७९, ८० - ८०
८५ ६८, ७९, ८० - ८०
८६ ६८, ७९, ८० - ८०
८७ ६८, ७९, ८० - ८०
८८ ६८, ७९, ८० - ८०
८९ ६८, ७९, ८० - ८०
९० ६८, ७९, ८० - ८०

W. g. २२५. G. v. tout cela (f. ८) -
forme २ partout, excepté au १०.
ou १०. où ils ont l'ort. २^{de}
forme ४. ils ont de plus un १०.
1^{re} forme २, 1^{re} manière.

- [illegible]

[illegible]

Références bibliographiques

AMPÈRE 1832

Jean-Jacques Ampère, « De la Chine et des travaux de M. Abel-Rémusat », *Revue des Deux Mondes*, tome 8, p. 373-405.

BURNOUF 1833

Eugène Burnouf, « De la langue et de la littérature sanscrite », Discours d'ouverture prononcé au Collège de France, *Revue des Deux Mondes*, tome 1, p. 264-278.

BURNOUF J.-L. 1856

Jean-Louis Burnouf, *Méthode pour étudier la langue grecque*, 55^e édition, Paris.

BURNOUF J.-L. 1888

Jean-Louis Burnouf, *Souvenirs de jeunesse, 1792-1796*, publié par Laure Burnouf-Delisle, avec un récit de N.-C. Poiret, Paris.

BURNOUF-DELISLE 1891

Choix de lettres d'Eugène Burnouf, 1825-1852, édité par Laure Burnouf-Delisle, Paris.

ESPAGNE, LAFI et RABAULT-FEUERHAHN 2014

Michel Espagne, Nora Lafi et Pascale Rabault-Feuerhahn (dir.), *Silvestre de Sacy : le projet européen d'une science orientaliste*, Paris.

HARRIS 1867

George Harris, *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Max Müller*, Paris.

HAVELANGE, HUGUET et LEBEDEFF-CHOPPIN 1986

Isabelle Havelange, Françoise Huguet et Bernadette Lebedeff-Choppin, « Burnouf Jean Louis », dans *Les inspecteurs généraux de l'Instruction publique. Dictionnaire biographique 1802-1914*. Paris, p. 208-209.

LEFRANC 1931

Abel Lefranc, *Les quatre siècles du Collège de France*, exposition commémorative du 4^{ème} centenaire de la fondation du Collège de France par François I^{er} (Bibliothèque nationale, Galerie Mazarine, 16 juin-4 juillet), Paris.

MÜLLER 1854

Max Müller, *Rig-Veda-Sanhita, the Sacred Hymns of the Brahmans, together with the Commentary of Sayanacharya*, vol. II, London.

MÜLLER 1884

Max Müller, *Biographical Essays*, London.

NAUDET 1854

Joseph Naudet, « Notice historique sur MM. Burnouf, père et fils », *Séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, du vendredi 18 août 1854*, Paris.

PAPIERS BURNOUF 99

Cours de Chézy et traductions, Bibliothèque nationale de France, Paris.

PAPIERS BURNOUF 101

Travaux de Jean-Louis Burnouf sur le sanscrit, Bibliothèque nationale de France, Paris.

PETIT et RABAULT-FEUERHAHN 2019

Jérôme Petit et Pascale Rabault-Feuerhahn (dir.), *Le sanctuaire dévoilé. Antoine-Léonard Chézy et les débuts des études sanskrites en Europe 1800-1850*, Paris.

RIONNET 1994

Florence Rionnet, « Un instrument de propagande artistique : l'atelier de moulage du Louvre », *Revue de l'Art*, n° 104, p. 49-50.

WALRAVENS 1999

Hartmut Walravens, *Zur Geschichte der Ostasienwissenschaften in Europa. Abel Rémusat (1788-1832) und das Umfeld Julius Klaproths (1783-1835)*, Wiesbaden.

Table des matières

Avant-propos	1
Guillaume DUCŒUR D’Urville au Collège de France, du Cotentin à l’Inde sanskrite Itinéraires de Jean-Louis et Eugène Burnouf	3
Pierre-Brice STAHL E. Burnouf et les lieux de savoir : voyages et correspondances	27
Philippe SWENNEN Eugène Burnouf et la naissance de l’exégèse avestique	51
Guillaume DUCŒUR Recherches et enseignements sur le <i>Ṛgveda</i>	73
Anthony KELLER Le déchiffrement de la langue pâlie et le bouddhisme du Sud	97
Kyong-kon KIM Le bouddhisme du Nord et le <i>Sūtra du lotus de la bonne loi</i>	121
 <i>Lalitavistara</i> (chap. 1 et 2) et <i>Kāraṇḍavyūha</i> traduits par E. Burnouf	
Introduction	157
<i>Lalitavistara</i>	185
Chapitre premier (nidāna)	187
Chapitre deuxième (samutsāha)	195

<i>Kāraṇḍavyūha</i>	201
Première partie	
Chapitre premier (jetavanavihāraṇa)	203
Chapitre deuxième (avīciśoṣaṇa)	206
Chapitre troisième (sattvadhātuparimokṣaṇa)	209
Chapitre quatrième (candrādyutpatti)	211
Chapitre cinquième (vividharaśminiḥsaraṇa)	212
Chapitre sixième (tathāgatasamvāda)	213
Chapitre septième (avalokiteśvarapūṣkandhakathana)	214
Chapitre huitième (vaineyardharmopadeśa)	216
Chapitre neuvième (asurāśvāsana)	218
Chapitre dixième (kāñcanamayabhūmyādyupasthāna)	219
Chapitre onzième (balisamāśvāsana)	220
Chapitre douzième (yakṣādisamāśvāsana)	230
Chapitre treizième (devabhavanabhramaṇa)	233
Chapitre quatorzième (siṃhalabhramaṇa)	235
Chapitre quinzième (vārāṇasībhramaṇa)	236
Chapitre seizième (magadhabhramaṇa)	236
Deuxième partie	
Chapitre premier (aśvarājavarṇana)	241
Chapitre deuxième (romavivaraṇāvarṇana)	249
Chapitre troisième (ṣaḍakṣarīmahāvidyāmāhātmyavarṇana)	257
Chapitre quatrième (ṣaḍakṣarīmahāvidyāmaṇḍalavarṇana)	264
Chapitre cinquième (mahāvidyopadeśa)	266
Chapitre sixième (mahāvidyāmaṇḍalavarṇana)	268
Chapitre septième	274
Chapitre huitième	281
Table des matières	291

Ce volume rassemble une série de contributions présentées lors de la Journée d'étude qui fut organisée à Urville-Bocage (Manche), le 28 mai 2022, et qui eut pour finalité d'évoquer le parcours de Jean-Louis Burnouf (1775-1844), natif de cette commune normande, et l'intérêt qu'il porta à l'étude du sanskrit, ainsi que de rappeler les recherches, dans les domaines de l'iranologie et de l'indologie, que son fils, Eugène Burnouf (1801-1852), entreprit à sa suite et qui renouvelèrent définitivement le savoir des Européens sur l'histoire des religions de l'Iran préislamique et de l'Inde védique et ancienne, à savoir le mazdéisme, le védisme et le bouddhisme. Ce volume est aussi l'occasion de faire connaître son patient travail de traduction de textes bouddhiques en un temps où bien souvent celui-ci ne pouvait se faire qu'à partir d'un ou deux manuscrits en provenance de l'Asie du Sud. Laissées en l'état après sa mort survenue en 1852, ses traductions du *Lalitavistara* (ch. 1 et 2), vie traditionnelle du Buddha Śākyamuni, et du *Kāraṇḍavyūha* – sūtra exaltant la puissance et les vertus du bodhisattva Avalokiteśvara –, sont ici présentées et éditées pour la première fois et offrent l'occasion d'apprécier le génie philologique de l'un des plus grands orientalistes du XIX^e siècle.

Histoire, sociologie, archéologie
et anthropologie des religions | HiSAAR

Les Instituts thématiques interdisciplinaires
de l'Université de Strasbourg &  &  Inserm
dans le cadre de l'Initiative d'excellence 